

EVERY, Donald H. *The Science of War : Canadian Scientists and Allied Military Technology during the Second World War*. Toronto, University of Toronto Press, 1998, 424 p.

Martin Laberge

Volume 31, numéro 2, 2000

Nécessité ou innovation ? Vers une redéfinition de la politique étrangère Canadienne 1984-1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/704172ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/704172ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, M. (2000). Compte rendu de [EVERY, Donald H. *The Science of War : Canadian Scientists and Allied Military Technology during the Second World War*. Toronto, University of Toronto Press, 1998, 424 p.] *Études internationales*, 31(2), 381–382. <https://doi.org/10.7202/704172ar>

informations prouve hors de tout doute que les entrevues ont marqué chaque étape de cet ouvrage. Cependant, mis à part quelques références explicites ici et là, il est pratiquement impossible d'identifier avec assurance les informations provenant de ces entrevues. Il est donc difficile pour le lecteur de saisir la teneur de cette source primaire et de se forger une interprétation personnelle des positions. Une identification plus claire de cette source d'information, notamment par l'utilisation de citations, aurait grandement amélioré l'argumentation de l'ouvrage.

Philippe BOURBEAU

*Candidat à la maîtrise
Département de science politique
Université du Québec à Montréal*

CANADA

The Science of War: Canadian Scientists and Allied Military Technology during the Second World War.

AVERY, Donald H. Toronto, University of Toronto Press, 1998, 424 p.

La nature totale de la Seconde Guerre mondiale fit que l'ensemble des composantes sociales, politiques et économiques des États impliqués furent mobilisées. Les scientifiques britanniques, canadiens et américains n'échappèrent pas à cette situation. Dès la fin des années trente, devant la menace d'un conflit généralisé en Europe, les scientifiques canadiens, sous l'impulsion de C. J. Mackenzie – président du Conseil National de Recherche (CNR) –, débutèrent leur mobilisation. Organisant la recherche scientifique pour la défense (*Defence*

science) autour des universités canadiennes et du CNR, Mackenzie subordonna la recherche scientifique canadienne aux besoins militaires britanniques, canadiens et éventuellement américains. Après la chute de la France en juin 1940 et face à la menace allemande qui pesa sur l'Angleterre, la collaboration entre les scientifiques britanniques et canadiens s'intensifia. Grâce à l'intervention de Henry Tizard – physicien canadien, chargé de mission auprès des autorités scientifiques américaines –, l'alliance scientifique prit de l'importance avec l'implication grandissante des États-Unis. Il en résultera une collaboration anglo-canado-américaine, dont le Canada était la charnière. En matière de politique internationale ce dernier fut un partenaire de second ordre dans l'alliance – le pays ne possédait pas les capacités industrielles ou l'autorité politique pour réaliser et utiliser les armes et les systèmes d'armements ayant été l'objet de recherches –, pourtant, sa participation scientifique dépassa largement le poids politique et économique du pays. La présence canadienne fut déterminante puisqu'elle servit de relais entre les Britanniques et les Américains et permit d'améliorer les relations quelquefois tendues entre Washington et Londres.

Dans cet ouvrage, D. H. Avery, professeur d'histoire à l'Université de Western Ontario, analyse la contribution des scientifiques canadiens dans la recherche pour la défense qui animait l'alliance atlantique. Grâce à de généreuses subventions, le CNR fut en mesure de mobiliser les meilleurs chercheurs et étudiants du pays. L'auteur démontre avec succès comment le

Canada acquiert, grâce à l'alliance, des informations et une expertise scientifique autrement inaccessible. Par exemple, la réalisation du réacteur CANDU après la guerre fut possible grâce à la participation des scientifiques et des laboratoires canadiens au programme de développement de la bombe atomique.

L'ouvrage, divisé en neuf chapitres, est organisé à la fois sur une base chronologique et thématique. Alors que les chapitres un et deux décrivent l'organisation et la mise en place de la recherche scientifique au sein de l'alliance atlantique, les cinq chapitres suivants traitent respectivement de l'implication canadienne au développement des systèmes de radar, des fusées de proximité (*proximity fuses*), des explosifs RDX (un explosif plus puissant que le TNT), des agents chimiques et bactériologiques et, finalement, de la recherche atomique. Les deux derniers chapitres examinent les problèmes d'espionnage et des fuites d'informations au profit de l'URSS pendant la guerre et au début de la guerre froide

D'un grand intérêt du point de vue des relations internationales entre 1939 et 1945, l'ouvrage démontre concrètement l'accession des États-Unis au rang de superpuissance. Initialement, les travaux entrepris par les chercheurs canadiens reflètent les besoins des forces militaires britanniques. Cependant, du moment où les États-Unis entrent en guerre, les travaux menés par les chercheurs canadiens et britanniques sont déterminés par les besoins des forces militaires américaines. Étant les seuls à posséder les moyens financiers et industriels capables de concrétiser les résultats de la recherche – les fusées de

proximité ou la bombe atomique par exemple –, les États-Unis prennent rapidement le contrôle de l'orientation de la recherche au sein de l'alliance.

Alors que l'ouvrage est construit sur une solide base documentaire – l'auteur utilise les archives privées, institutionnelles et gouvernementales disponibles au Canada, aux États-Unis et en Angleterre –, il faut regretter le manque de nuance de certaines affirmations. Par exemple, en affirmant qu'avec « the fall of France, and the impeding invasion of Britain, Canadians of all classes rallied behind their country's war effort » (p. 47) ou encore que les systèmes de radar ont permis de gagner la guerre (p. 95) ou de préserver le Commonwealth de la menace allemande (p. 72), l'auteur soutient des propos abusifs.

Qui plus est, l'absence d'implication des universités francophones – Laval et Montréal par exemple – surprend. Alors que Avery mentionne que le CNR avait de la difficulté à recruter des chercheurs de ces universités, il ne suggère pas de réponses en mesure d'expliquer la situation.

Dans son ensemble, l'ouvrage représente un outil utile pour l'histoire des sciences et l'évolution des relations anglo-canado-américaines pendant la Seconde Guerre mondiale. En dernière analyse, l'on peut donc affirmer que la participation canadienne à la recherche scientifique de défense fut non négligeable et, surtout, beaucoup plus importante que son poids politique et économique au sein de l'alliance atlantique.

Martin LABERGE

Candidat au doctorat
Département d'histoire, Université de Montréal